

# Ašiputu

Le vent soufflait comme jamais. Violent, sec, balayant sans vergogne les dunes du désert infini, l'atmosphère se laissait envahir par cette force invisible ; l'air était lourd. Pas plus que la veille, pas moins qu'au lendemain. Des ébauches de tornades dansaient entre elles, comme savourant l'allégresse du chaos, célébrant l'euphorie du vide. Pas une faune, pas une flore. Un lieu sans vie, entièrement minéral, qui ne pouvait pas même intéresser les esprits de la mort. Sans alpha ni oméga, cette nappe de sable aux plis aléatoires se dressait à perte de vue. De rares amas de grains formaient une dentelle éparsée : roses des sables ? Si seulement il existait de telles fleurs dans ce bas monde. Non, ici, le minéral régnait en maître absolu. L'expression de sa présence se voulait aussi simple qu'imposante. Enfer à la chaleur de plomb le jour, la malédiction diurne inversait les sensations dès l'aurore abattue par le crépusculaire regard de la nuit glaciale.

Un désert, pur et rude. Un lieu simple où la complexité de la vie n'avait aucunement sa place.

Cette étendue gouvernait ainsi le monde. Et comme une ode à l'absurde, un sursis avait été accordé au phénomène de l'existence. Une existence fragile et imbriquée dans le néant.

Au milieu du rien, une muraille haute comme mille hommes servait d'écrin à une oasis de vie. Derrière ces énormes blocs de pierre se dissimulait une cité de femmes et d'hommes, cultivant quelques rares végétaux. Au-delà de cette ceinture grise et poreuse évoluait en effet un bijou. Aussi brillant qu'une étoile dans le ciel sans fin, cette pierre précieuse représentait un miracle. Un miracle qui s'incarnait en de nombreux quartiers, plus nuancés les uns que les autres ; routes et chemins serpentaient au travers de cubes de sable séché renforcés par un enduit dont le secret avait été soigneusement conservé par les bâtisseurs originels, il y a de cela des siècles.

Vaste de plusieurs centaines d'hectares, ce bourg isolé se composait de nombreux poumons verts où déambulaient des ru ; tous partaient d'un unique point : la Source. Forage salvateur des premiers voyageurs qui s'arrêtèrent en ce lieu aux temps immémoriaux, elle symbolisait l'extravagance de la vie. L'absurdité de sa survie. L'hérésie en un milieu hostile et dangereux. Ce qui ne fut un temps qu'un puits de fortune se transforma au gré des tempêtes, donnant naissance à un véritable sanctuaire, l'origine de l'équilibre qu'hommes et femmes avaient le loisir de perpétuer au fil des générations. En effet, les mythes d'autrefois et les savoirs acquis au fur et à mesure par des personnages rusés et curieux transformèrent le paysage autant que l'esprit de ses habitants.

Face au néant, l'humain qui avait oublié ses racines s'en créa avec ce que sa mémoire autant que son imagination lui permettaient d'envisager de sa propre existence. Par une économie, il se forgea, d'une religion il soulagea son inquiétude et par des lois il s'harmonisa. Mais jamais il n'oublia :

*« Derrière nos murs se trouvent l'oubli et l'absence de choses. En leur étreinte subsistent la vie et la mort. Réjouis-toi, voyageur, du trépas des fragiles que nous sommes, car justement, nous sommes. »*

Les siècles s'enchaînèrent, sans jamais perdre le sens de cette prose. Puis un jour, une jeune fille s'agenouilla aux portes de la ville. On les ouvrit, tant bien que mal après des années d'immobilisme, afin de laisser entrer celle qui venait d'au-delà de l'enceinte.

Il n'en fallut pas plus pour ébranler tout un monde. En voici le prologue.

\*

\* \*

C'était une énième journée, de celles qui ressemblent aux autres. À cette période où le soleil descendait sous des reflets de cuivre, la vie à la Cité se transformait afin de convenir au mieux aux us et coutumes nocturnes.

Bientôt les lampadaires s'éveillaient de leurs éclats diffus : il s'agissait de pierres précieuses très brillantes montées sur des mâts de fer ; des gardes de nuit s'occupaient alors de répandre une poudre d'encens dont la capacité abrasive leur permettait d'illuminer chaque pierre. Ainsi, le minéral en hauteur « s'allumait », devenant la source de la lumière, tandis que l'encens volatil la diffusait. Le spectacle, aussi commun fut-il, n'en restait pas moins fabuleux : c'était comme si d'innombrables papillons tournoyaient dans toute la Cité.

Les enfants rentraient des temples, c'est-à-dire des maisons de la connaissance dans lesquelles ils apprenaient de 5 à 10 ans à se comporter en adulte et à connaître les bases du savoir humain afin de mieux appréhender leur environnement. Les premières années de vie des Citoyens consistaient en l'étude du rapport aux autres, à la bonne conduite en société et aux travaux de base. Ce n'était qu'à partir de 10 ans que chaque enfant était envoyé dans une guilde où ils apprenaient leurs futurs métiers. Les guildes regroupaient les artisans d'un même corps de métier issu du même quartier ; il existait le même système pour les scribes et le professorat, mais on appelait alors ces guildes des collèges.

Avant chaque coucher, tous les enfants se rendaient devant la statue sacrée de leur quartier : celles-ci représentaient les huit Artisans fondateurs, c'est-à-dire les huit légendaires bâtisseurs de la Cité.

Une fois cette besogne faite, les bambins se dirigeaient vers leurs habitations où ils retrouvaient leurs parents et autres membres de leur famille. La nuit tombait alors toujours plus, comme un voile sombre occultant l'astre solaire. Les commerçants fermaient boutique tandis que les érudits se réunissaient dans les collèges, discutant d'existentialisme et d'ésotérisme.

Ce fut dans ce contexte aussi saisissant que quotidien que se déroula l'Imprévu.

La relève de la garde s'effectuait sur le haut des remparts. Les escadrilles d'Or laissaient la place à celles d'Argent. L'un d'eux, rêveur devant la vision des trois astres lunaires, s'essaya poète :

— Lorsque dans le ciel mon regard se perd, que ma vision s'obscurcit, sous le poids des étoiles infinies, j'implore Éos, Diaphane et Nymehr...

— Tu travailles trop les rimes Gysahl, déplora un ami du garde susnommé : Tu en oublies totalement le sens. C'est le sens qui donne de la portée à tes mots.

— Hum... Qu'est-ce que tu en sais toi, Hastêt !

Tandis que les deux gardes se chamaillaient sur la prose et le ver, une ombre semblait se dessiner en contre-bas de la muraille, dansant sous les éclats lunaires. Les deux trublions mirent du temps à s'en rendre compte pour finalement ne pas s'inquiéter plus que cela :

— Encore une concrétion qui nous joue des tours... Le désert est de moins en moins lisse tu ne trouves pas ?

— Je ne sais pas mais il m'est de plus en plus effrayant... Plus jeune je me demandais toujours ce qu'il y avait au-delà des dunes hurlantes mais aujourd'hui... Rien que d'y penser, j'en tremblerais !

— Ah tiens... !

— Quoi ?

— La concrétion a fini par se désagréger. Tu disais pardon ?

Les deux gardes reprenaient leur discussion lorsqu'un troisième vint à eux au bout de quelques minutes, essoufflé et paniqué :

— Ouvrez ! Ah... ah... Ouvrez, de grâce... !

— Ouvrir ? Mais de quoi est-ce que tu nous parles là ?! s'inquiéta l'un des deux gardes.

— La porte !

— Comment ?! Ouvrir la porte ?

Regardant tout autour d'eux, ils continuèrent de concert :

— Mais il n'y a aucune fumée ou quoi, pourquoi évacuer la ville ?

— Par les trois lunes, ouvrez-moi cette satanée porte ! On ne veut pas évacuer, on doit faire rentrer un humain !!

Un silence aussi pesant qu'absurde glaça le sang des deux sentinelles. Faire rentrer un humain... un être humain venant de l'extérieur ?

En plusieurs centaines d'années, cela n'était plus arrivé. À part quelques rare explorateurs de dunes, dont a plupart ne revenaient jamais vivant, personne n'était jamais venu, à l'origine, d'au-delà des murailles. Personne.

— Est-ce un... Un Citoyen, Hastêt ?

— Tu sais comme moi Gysahl ce que disent les registres. Aucune sortie de la Cité depuis plus de 400 ans.

— Et jamais aucune entrée directe depuis le désert... Aucun individu, aucun animal issu d'au-delà des dunes. Pas depuis que les registres existent.

— C'est-à-dire... Depuis la fondation de la Cité il y a près de trois millénaires ! surenchérit le troisième garde essoufflé avant d'ajouter : Vous comprenez l'urgence, non ? Alors ouvrez ces portes.

— Nous devons prévenir le Pourvoyeur !

— Il est déjà en chemin.

Dès lors, de nombreux gardes activèrent d'immenses rouages d'acier en poussant des manivelles de bois aussi grandes qu'eux. On entendit dans toute la Cité l'écho lourd que produisait la fantastique machinerie des portes. Elles étaient la seule entrée de la ville et n'avait pas été utilisée depuis des décennies. Aussi, lorsqu'un léger entre-battement fut visible, une gigantesque vague de sable s'engouffra dans la ville sur près de cinquante mètres. Les gardes reculèrent, choqués. Alors que le silence enveloppait cette scène inimaginable, l'effroi prit rapidement le dessus lorsqu'une jeune fille sortit de toutes ses forces de l'amas de sable, poussant un grand cri d'inspiration.

— Une gamine ?! s'étonna l'un des gardes.

Tous pointaient leurs lances vers une pauvre enfant qui, physiquement, donnait l'impression de n'avoir qu'aux alentours de 7 ans. Restant là, le sable à hauteur de hanches, le regard hagard, la jeune fille inspecta autour d'elle. C'est à ce moment-là, après de longues minutes d'observation entre les deux camps, qu'arriva le Pourvoyeur.

D'apparence mince et d'une stature aussi noble qu'élégante, le chef du culte de la Cité s'avança. Au-delà des pratiques religieuses, il gouvernait et gérait la vie sociale du bourg isolé. Vêtu d'une longue toge couleur safran, il portait de nombreuses étoles aux reflets lie de vin, accrochées pas des boutons d'or plus étincelants les uns que les autres. Contrairement aux citoyens habitués à la vie extérieure, le Pourvoyeur avait le teint blême dû à son quotidien au sein du Temple de la Source. C'était par ailleurs une manière efficace de distinguer un membre d'une guilde de celui d'un collègue : le premier avait un teint halé tandis que le second en avait un plus ou moins blanc. Les vêtements en revanche ne permettaient pas de préciser l'origine sociale et professionnelle d'un Citoyen.

En effet, la broderie et le métier de tissage étaient depuis des siècles en saturation ; le tout-venant était en mesure de s'offrir de beaux vêtements, en apparence tout du moins.

Le blafard gouverneur, croisa les bras en fixant intensément de son regard le plus noir la jeune fille. Se frottant le menton, l'imberbe personnage leva son bras droit vers le ciel et déclama :

— *Namburbî ittât šamê u iršitim !*

« Par les présages du Ciel et de la Terre » disait-il en Ugarit, une langue morte parlée jadis par les premiers Citoyens. En cela, le prédicateur du culte unique faisait référence au Livre des Absolues ; il s'agissait d'un ouvrage ancien rédigé sur des tablettes d'argile en écriture idéogramme prenant l'apparence d'une série de formes géométriques. Dans ce livre, il était dit que le désert apporterait à la Cité une funeste offrande : un être symbolisant le chaos. Le rejeter détruirait la Cité tout entière car le chaos est intimement lié à l'harmonie. L'occire reviendrait à s'autodétruire. L'accueillir serait perçu par le désert et le néant comme une preuve de cohérence de la part des existences.

— Comme un malade apprend à vivre avec son mal, nous nous devons d'accepter l'Être du Néant parmi nous !

Tendant sa main droite vers la jeune fille totalement apeurée, il ferma les yeux et déclara d'un ton résolu et ferme :

— Nous, ne te voulons aucun mal.

\*

Les gardes présents ce soir-là furent nommés Piliers du Temple, la protection rapprochée du Pourvoyeur. Leur mission était de préserver le secret de l'existence de la jeune fille du Néant. Cette dernière devint la protégée du chef de la Cité qui depuis cette rencontre passait ses jours et ses nuits dans les archives collégiales afin de mieux comprendre la mythologie entourant cet être invraisemblable.

Enfermée à vie au cœur du Temple de la Source, celle qui venait d'au-delà des dunes grandit comme une enfant de la Cité : son métabolisme ne semblait pas différent. Poussée de croissance quelques années après son arrivée, elle était bien nourrie. L'acceptation dont parlait à l'époque le Pourvoyeur était de mise. Un cercle restreint d'hommes et de femmes du culte l'entourait et l'éduquait. Si cette jeune fille fragile représentait la Mal de la Cité alors il fallait en prendre grand soin afin de ne pas lui donner une raison d'exprimer son mécontentement.

En ce qui concernait la composition du culte au sein du Temple de la Source, on pouvait diviser en trois groupes celles et ceux qui investissaient le lieu sacré. Les priants étaient des hommes dévoués au maintien des Colonnes : quatre monolithes monumentaux au cœur desquels se trouvaient, selon la légende, les plus vieux écrits expliquant l'origine de l'humanité.

Les priants veillaient ainsi sur ces rocs pluriséculaires et priaient pour que leur soit transmis tout ce savoir minéralisé.

Ensuite, on trouvait les érudits : des hommes et des femmes de lettre dont le but était de travailler ce que l'humanité savait déjà et ce qu'elle pouvait savoir de plus en partant de cela. La recherche perpétuelle représentait leur quotidien studieux et ésotérique.

Enfin, le troisième et dernier groupe était celui qui fut principalement en charge de la fille du Néant : les bacchantes. Composée uniquement de femmes, cette classe affiliée aux cultes procédait aux cérémonies diverses qui constituaient la liturgie comme l'avait édicté le premier Pourvoyeur.

Ce terme de « pourvoyeur », au-delà du titre, symbolisait beaucoup. Il s'agissait d'une dynastie d'hommes et de femmes qui, depuis des siècles, *apportaient* un bienfait à la Cité. Matériel ou spirituel, cet apport légitimait son pourvoyeur, faisant de lui le protecteur des institutions et le garant de l'ordre dans la Cité.

Ainsi, l'enfant sans nom évolua au sein des bacchantes et découvrit la liturgie : les processions aux Artisans fondateurs, les cérémonies d'Absolution, les vénérationes aux vivants, et tant d'autres. Les années passèrent et une forme de tendresse investit le groupe des bacchantes ; elles finirent par lui donner un nom, ce qui était interdit. La fille du Néant, l'Être au-delà des dunes fut nommé Mārtu, ce qui signifiait en Ugarit *la fille*.

La Cité était en paix, les journées s'enchaînant sans jamais se retourner. Le désert, jamais plus ne donna « signe de vie ». Mārtu devint au fur et à mesure une jeune femme comme les autres ; comprenant son emprisonnement, elle se savait néanmoins différente. Mais jamais elle ne tenta de fuir ou de découvrir l'extérieur car jamais elle ne fut aussi reconnaissante envers la Cité. Ses rares et flous souvenirs du désert la glaçaient d'effroi. Totalement écrasée par le poids de la reconnaissance, Mārtu ne disait rien et vivait, simplement.

Parmi toutes ces pratiques cultuelles, il y en avait une qu'elle aimait plus que toute autre : la gestuelle exorciste aussi appelée l'Ašiputu. Cela consistait en des mouvements du corps, lascifs et lents, faisant tournoyer sur soi-même. Brassant un air saturé d'encens au milieu de braises chaudes et rougeâtres, Mārtu tentait de communiquer avec les âmes du passé. Quasiment en état de transe, la jeune femme ressentait souvent des souffles froids lui caresser le cou puis, comme une brise légère, lui pénétrant la peau et la faisant ainsi vibrer.

Elle prenait goût petit à petit à cette vie. Mais toujours elle se rappelait des mots du Pourvoyeur : « Nous, ne te voulons aucun mal. » Cela voulait dire qu'elle, en revanche, commettrait l'irréparable ?

\*

Mārtu devait avoir environ une vingtaine d'année. C'était le soir et à la suite d'une séance de lecture liturgique, la jeune femme empruntait les couloirs du Temple de la Source afin de rentrer dans ses quartiers isolés. Mais une chose l'attira ce soir-là : elle voulait entendre ruisseler la Source justement ; il était en effet rare de pénétrer dans l'enceinte originelle, le berceau de la Cité. Mais à des heures tardives, lorsque les priants se retrouvaient en collège, il était possible de profiter de la quiétude des lieux pour s'approcher au plus près de cette fameuse Source d'eau vive.

Marchant dans des dédalles de pierres ocre et de marbres roses, Mārtu sentait l'excitation monter en elle. Habillée comme toutes les bacchantes d'une tunique bleutée aux reflets turquoises, elle descendit de larges escaliers en colimaçon avant d'atteindre à plusieurs dizaines de mètres de profondeur le cœur de la ville du désert sans fin.

Mais le spectacle fut tout autre.

Tapis dans l'ombre, elle se rendit compte de la présence de deux personnes près des rives du lac originel : une bacchante et un érudit. Ce curieux duo parlait à voix basse. Une tension était palpable lorsque soudainement, l'érudit haussa le ton :

— Tu m'obsèdes je te dis ! Alors cesse donc ce jeu futile et avoue-moi tes sentiments !!

— Mais puisque je te dis, justement, que je t'apprécie... Mais non, pas autant que ce que toi tu peux ressentir...

— Mais c'est improbable ! J'ai consulté nos oracles et j'ai brûlé je ne sais combien d'encens de vérité ! C'est une évidence, nous sommes faits l'un pour l'autre Némy !

— Balstys... Tu es entrain de tout gâcher, déclara la bacchante en sanglot.

Le court silence qui suivit fut brisé par la violence du geste de l'érudit ; ce dernier, à bout, empoigna la jeune femme et la plaqua au sol :

— Moi, tout gâcher ?! Comment oses-tu ?!! C'est toi qui gâches tout, qui nous gâches, nous, notre histoire... Tout, tu détruis tout, pauvre ignorante !

— Arrête, tu me fais mal !

— Parce que tu crois que je ne souffre pas peut-être moi ?!

Alors qu'il lui criait dessus, Balstys écrasait de tout son poids le frêle corps de Némy, laissant ses mains se balader où bon leur semblait. Elle criait d'effroi, lui d'excitation. Mārtu regardait la scène, brisée. Que pouvait-elle faire ?

Celui qui ne pouvait se résoudre au rejet embrassa de force sa proie qui se débattait tandis qu'il tirait de toutes ses forces sur la tunique de la bacchante, la réduisant en lambeau.

— Je t'en supplie, arrête...

Lui n'écoutait plus. Pleurant, s'abandonnant à ce supplice atroce, Némy, à bout de forces, ne put que tourner la tête, regardant vers la Source.

— Qu'ai-je fais pour mériter cela ? sanglotait-elle.

Se préparant à souffrir, la jeune femme ferma les yeux et se concentra sur ce qu'elle pouvait, essayant d'ignorer l'ignoble immondice qui la dévorait. C'est ainsi qu'elle n'entendit pas, dans un premier temps, le bruit sourd qui venait de résonner.

Quelques secondes plus tard, elle sentit un liquide chaud imbiber ses lambeaux de tissus puis sa propre peau ; celui-ci semblait compacte et glissait le long de son buste. Némy n'osait pas regarder lorsque que le poids de son assaillant sur elle sembla disparaître.

— Mais qu'est-ce que... ?

La pauvre jeune femme passa d'un effroi à un autre. Se redressant avec difficulté, elle constata que le liquide en question était du sang. Levant la tête, elle aperçut au sol le criminel névrosé, étendu, la gorge tranchée, le regard vide. Il était mort. Assassiné.

C'est alors que Mārtu prit la parole, ce qui lui arrivait rarement. De sa voix claire, elle bégaya :

— Il... Il voulait te faire du mal, je le voyais bien Némy... Mais je ne... Non... Pas ça...

— Tu... Mārtu, tu l'as tué ?! frissonna la victime.

Voyant un fragment de marbre ensanglanté dans la main de la fille du désert, Némy comprit. Prise de panique, elle hurla :

— Tu as tué ! Tu l'as tué !! Mais qu'as-tu fait ?!

— Mais il voulait te faire pire !

Némy répétait sans cesse le mot « tué ». Ces prémices de viol suivis d'une vision de meurtre l'avaient totalement détruite. Se relevant, elle courra et remonta, cherchant l'aide des Piliers du Temple.

Mārtu, seule face à ce monstre inerte, se demanda ce qu'elle était :

— J'aurais dû lui parler, le raisonner... Non, j'aurais perdu ma chance de le prendre par surprise et il aurait pu nous faire du mal... Non j'ai bien agi... Bien agi, moi ? Mais j'ai tué un homme ! Un homme ou un monstre ? Mais qu'ai-je fait ?!

S'agenouillant sur les berges de la Source, elle regarda son reflet dans l'eau qui rougissait petit à petit autour d'elle. Elle entendit des bruits de pas. On venait la chercher... Et si la Prophétie disait vrai ?



\*

Les actes de Balstys avait été comme ignorés de tous, sa mort faisant de lui une victime. Ce qui était une hérésie pour Mārtu engrangea en elle un mécanisme nouveau de perception : elle vivait un sentiment d'injustice pour la première fois. Oui, elle avait tué un être humain, mais en avait protégé un autre par cet acte. Dès lors, beaucoup de questions tournoyaient en elle sans pour autant qu'une réponse ne se développe dans son esprit.

La garde rapprochée du Pourvoyeur l'avait rapidement désignée comme coupable de meurtre avec les preuves sur place et le témoignage de Némy. Et en effet, elle s'était rendue coupable de meurtre. Alors ce fut sans montrer la moindre résistance qu'elle accepta d'être enfermée dans les geôles du Temple, une annexe sombre et lugubre.

Du jour au lendemain, l'espace d'un instant, en une seconde. Toute sa vie avait basculé. Mārtu n'en voulait aucunement à Némy et comprenait sa réaction. Le choc avait été double pour elle, la prisonnière s'inquiétait désormais plus qu'autre chose pour cette dernière.

Quelques heures passèrent durant lesquelles Mārtu tenta de réfléchir à ce qu'elle venait de faire. Pouvait-elle estimer avoir bien agi ? N'y avait-il pas la moindre échappatoire à cette situation ? Et finalement, qu'allaient-ils faire d'elle ? La Prophétie la manipulait-elle ou était-elle libre de ses actions ?

Alors que son esprit était fermé et son corps tout recroquevillé dans sa petite cellule humide, l'un des Piliers vint à sa rencontre :

— Le Pourvoyeur veut te voir, fille du Néant.

Relevant la tête tout en tremblant d'effroi, celle qui n'avait pas nécessairement de nom aux yeux de tous se mit debout et avança, titubante. Le garde lui agrippa le bras gauche et lui montra avec une certaine violence le chemin dans ce dédale d'alcôves grisâtres.

La vue embuée par l'atmosphère autant que par des larmes de craintes, Mārtu ne se rendit compte de rien jusqu'à ce qu'elle arriva devant une porte monumentale aux arabesques et dorures fastueuses.

— Entre, déclara le Pilier d'un ton ferme.

Le lourd portail s'ouvrit et Mārtu pénétra dans une salle circulaire richement ornée de draperies aux couleurs chatoyantes. D'innombrables brûle-encens se trouvaient au sol, distribués de manière aléatoire. Au milieu de ce festival de brumes odorantes et de reflets de lumières chaudes se trouvait l'homme à la tête de la Cité isolée : le Pourvoyeur.

— Viens mon enfant... Approche.

Étrangement en confiance, Mārtu écouta celui qui l'avait recueillie et s'en approcha. Elle n'avait plus peur. L'atmosphère la détendait ; elle se sentait comme vivifiée, quasiment en transe comme lorsqu'elle communiquait avec les mémoires d'outres tombes. Le regard bienveillant, il entama la conversation entre eux deux :

— Je sais ce que tu as fait, ma petite.

— Pardon, je vous demande pardon... J'ai agi... par impulsion.

— Par impulsion dis-tu ? Tu veux dire que cet acte venait du fond de ton être ?

— Oui, sans retenue ni réserve. Je devais le faire, pour Némy, pour la sacralité du lieu.

— Tu considères donc que ton acte fut salvateur pour elle et purificateur pour lui si j'entends bien... C'est une bien étrange vision que tu as là. Souviens-toi de ce que disait Lum'arch-jjsken le Fourbe dans son *Ode à la Passion*.

— « Qu'il n'y a pas d'impulsion, seulement un acte réfléchi. Plus ou moins travaillé en l'esprit, chaque acte demeure entier et complet, désiré et décidé. Il n'y a pas de lutte entre une impulsivité et une réflexion. »

— Bien, très bien.

— J'ai donc agi selon mon code moral...

— Code moral que tu as appris auprès de qui ?

— De vous mon maitre ! déclara-t-elle en s'agenouillant devant lui.

— Et considères-tu être en phase avec ce que je t'ai appris ?

— Non...

— T'ai-je appris à tuer si besoin ?

— Non...

— *Šunamerimmak-ku !*

— Vous dites ?! « La mainmise d'un serment violé » ? C'est votre jugement... Je vous ai abandonné mon maitre...

Alors que le Pourvoyeur avait prononcé ces mots d'Ugarit ancien, la brume autour de Mārtu devint opaque et la jeune femme commença à se sentir mal. C'est alors que le puissant homme s'approcha d'elle et lui tint le visage par le menton comme on cueille une pomme au creux de sa main. Fébrile, elle l'implorait :

— Je ne voulais pas...

— Silence. Tu ne dois ton salut en ces lieux qu'à la Prophétie. Sans elle nous t'aurions donnée en sacrifice pour repousser le désert et le Néant !

— Mais mon Maître... !

— SILENCE ! Tu es le Mal incarné, l'*Angra Mainyu* : « tout le Mal de ce Monde ». Tu es venue nous frapper de l'intérieur, nous qui vivions au milieu de cette absurdité ! Les préceptes d'Arkham le Séculier disaient vrai... « Nous ne pouvons accueillir en nous que ce qui ne nous détruit pas. »

Le Pourvoyeur repoussa violement Mārtu qui s'écroula au sol, tombant lourdement.

— Connais-tu la suite de la Prophétie te concernant, jeune Être ? Sais-tu ce qu'il advient de l'*Angra Mainyu* dans nos récits antiques ?!

Mārtu, à terre, regardait ses mains maculées de sang séché. Une colère semblait monter en elle et, tandis que des souvenirs liturgiques lui revenaient en mémoire, son ancien précepteur poursuivait son monologue :

— « Lorsque l'Être venu d'au-delà des dunes du Néant ouvrira les plaies de la Cité, il faudra agir en conséquence : guérir par le Mal ou périr par le Mal. »

Prenant une grande inspiration, il continua :

— J'attendais depuis si longtemps la preuve de la monstruosité que tu es... Tuer un être vivant au plus près de la Source. Infliger à la Vie l'acte de Mort. Mélanger le sang à l'eau... Cela ne fait aucun doute...

— Parce que ce qu'il se passait là-bas avant mon arrivée était acceptable ? lança-t-elle tout en insistant d'un regard pour la première fois aussi effrayant qu'effrayé.

Quelque chose se brisait en elle. Mais le Pourvoyeur fut piqué à vif et nourrit la colère de son ancienne protégée :

— Ce que je vois, c'est un mort, une femme détruite et un être infâme devant moi, un être qui nous veut du mal ! Qui me dit que Némy n'était pas ta deuxième victime ? Qui me dit que ta version est la bonne et comment pourrai-je... Non, qui pourrait croire une meurtrière ?! Comment accepter le moindre mot de la bouche du Vice parmi les vices ?! Ne perdons plus de temps !

Ouvrant les paumes de ses mains vers le haut, il lança une incantation, les yeux fermement clos :

— *At-ti ma-mit ša tal tap-pittù !*

Par ces mots, le Pourvoyeur déclencha une vague de chaleur qui enveloppa sa victime ; celle-ci tenta néanmoins de résister, galvanisée par ce qui semblait être une haine ascendante au plus profond d'elle-même. Elle n'avait rien demandé, ne souhaitait rien.

Sa naissance, son passé, son cheminement jusqu'à cette Cité... Pourquoi l'avoir acceptée si personne ne voulait d'elle ? Se relevant malgré le sort d'étreinte, elle cria à son assaillant :

— Vous avez raison, maitre ! Je suis immonde, j'ai tué, j'ai ôté la vie et mon acte ne guérira certainement jamais Némy... Au contraire. Mais sachez une chose : vous n'êtes pas différent de moi.

Voyant le Pourvoyeur brandir une dague d'argent, elle comprit instinctivement qu'elle devait agir. L'étreinte provoquée par le sort l'empêchait de se mouvoir correctement alors elle fit appelle à ses souvenirs les plus enfouis :

— Vous comme moi, nous avons agi pour une mauvaise raison. J'ai cru sauver Némy, je l'ai condamnée. Vous avez cru protéger la Cité, vous l'avez condamnée. Vous m'avez séquestrée et manipulée alors que je croyais en vous. Je croyais en votre bienveillance. Je... Je pensais que rester ici était logique et bienfaiteur pour la Cité. Mais en réalité, vous me gardiez en geôle, attendant le bon moment pour accomplir la Prophétie !

— Quand vas-tu te taire, immondice ?!

— Bientôt, vous ne m'entendrez plus...

C'est alors que le Pourvoyeur transperça Mārtu en plein estomac. Retirant sa dague, le sang coula à flot mais la jeune femme restait debout, maintenue par la force du sort. Un filet rouge s'échappait de sa bouche. Mais contre toute attente, elle utilisa ses dernières forces pour réciter une incantation d'Ašiputu :

— *Enuma eliš šumma âlu ašad šu Dingir Ra !*

Cette phrase était employée par les bacchantes lorsqu'elles communiquaient avec l'au-delà. En cela, elles tombaient dans une forme de mort imminente tandis qu'un spectre du passé investissait leur corps. Après quelques secondes de transcendance, chacun regagnait son monde, le vivant pour l'une, celui des défunts pour l'autre. C'est à ce moment-là que la magicienne percevait alors les souvenirs du spectre. Le risque de ce sort était pour la bacchante de rester en état de mort imminente et de finalement périr définitivement.

Mais en agissant ainsi à l'article du trépas, Mārtu inversa le processus. Alors que le sort d'étreinte s'estompait et que la jeune femme s'effondrait au sol, le Pourvoyeur fut pris par de violents spasmes. Puis il crachat du sang à profusion, toussant de plus en plus fort. Suffoquant, il se rendit compte malgré l'affreuse douleur qui dominait tout son être qu'une plaie s'ouvrait au niveau de son estomac. Tombant à genoux, il commença à se vider de ses viscères, le regard livide. Il avait, à son dernier instant, compris la tromperie de celle qu'il avait tout simplement trop bien formée aux mythes et rites du culte unique. La bouche entrouverte comme pour libérer un dernier mot, le Pourvoyeur tomba face contre terre.

Dans un silence pesant et au cœur d'une atmosphère tout aussi écrasante, Mārtu se releva avec difficultés, mais se releva. Sa plaie s'était refermée, bien que son corps et ses vêtements fussent maculés d'hémoglobine. Jetant un regard glacial au cadavre de son geôlier depuis tant d'années, elle déclara :

— Enkidu le Sombre, rubrique 36 du *Manuel des Exorcistes* où comment procéder aux bonnes pratiques d'Ašiputu.

Elle expira longuement avant d'ajouter :

— J'ai toute une cité contre moi à présent, entourée d'un désert sans fin... Et quelle étrange sensation... Une sensation de satisfaction, oui. J'ai fait ce qui devait être fait. Mais il m'en reste encore beaucoup...

Sortant de la salle circulaire, elle rencontra le Pilier qui l'avait accompagnée jusqu'ici et lui déclara sans hésitations :

— Le Pourvoyeur a besoin de toi.

Le garde hésita puis prit la décision d'aller voir ce qu'il se passait derrière cette épaisse brume rougeâtre plutôt que de faire face à cette effrayante femme. Et alors que des cris d'effroi résonnaient derrière elle, Mārtu se trouvait déjà à la sortie du Temple de la Source ; il ne lui restait plus qu'à finir de monter ces quelques marches de géant. Déjà, une lumière orange et chaude l'enveloppait.

Là, après quelques derniers efforts, Mārtu y était. Hors du Temple, mais toujours dans la Cité. Le soleil couchant la réchauffait tendrement, elle qui venait de commettre à deux reprises l'irréparable. Regardant dans le vague, elle déclama, face à une civilisation toute entière :

— Et si cette Prophétie disait vrai ? Qui suis-je vraiment ? Que dois-je faire ?

La fin de son existence naïve laissait désormais place à l'avènement de sa véritable nature, fut-elle encore à découvrir.

*Prophétie de Mārtu la dévote subséquente,*  
extraits du Prologue. Récit anonyme.

Fin.